

DU CONTE À L'ÂME
ou
LA VOIE SPIRITUELLE
PAR LE SYMBOLISME DES CONTES

Marie LATHUILIÈRE

Du conte à l'Âme

ou

La voie spirituelle
par le symbolisme
des contes

Éditions Bénévent

Éditions Bénévent, 2011

Envois de manuscrits :
Éditions Bénévent – B.P. 4049 – 06301 Nice Cedex 4

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier toutes les personnes qui, d'une façon ou d'une autre, m'ont aidée et accompagnée dans l'élaboration de ce livre : mon compagnon Jean-Paul Sarrassat (†), Martine Thomas, Liliane Portel, Frédérique Portel, Pierrette Bai, Josette Chavand, Michèle Morin, Emmanuel Trotobas, Louise Vaillancourt, Claudine Choisi, Sophie Guillot, Cécile Deshaires puis toutes celles et tous ceux qui ont motivé ma recherche et que je ne peux nommer tant ils sont nombreux.

PRÉAMBULE

Le propos de ce livre reflète ma recherche personnelle sans autre intention fondamentale que de partager mon expérience spirituelle. Après avoir animé, durant de nombreuses années, des rencontres, des échanges lors de conférences, d'entretiens, où le pragmatique côtoyait le subtil, il m'a semblé évident que le dialogue devait se poursuivre au-delà de ces moments privilégiés.

Enfant, les histoires étaient comme des fenêtres ouvertes, je respirais de l'intérieur, je ressentais déjà une vibration différente qui m'appelait à grandir. J'étais comme aspirée. La Bible et les contes m'invitaient dans la danse où s'enlaçaient légendes et récits, réel et imaginaire, en une volute gracieuse et vivante. Deux histoires m'interpellaient particulièrement : l'épisode biblique de Joseph et ses frères et *Le Vilain Petit Canard* d'Andersen. Elles relatent chacune la marginalisation subie ou volontaire, l'incompréhension, la mise au ban causée par la différence. Aujourd'hui, avec le recul, je constate la prescience que j'avais de ma vie mais aussi l'espérance et la foi que ces textes ont aidé à graver en moi.

Ce ressenti intime annonçait les prémices d'une intuition importante et d'une aspiration mystique, que j'ai nommée plus tard « petite flamme ». Petite flamme qui vous consume si vous ne l'entretenez pas mais tellement vivifiante si vous la nourrissez.

Les contes nous donnent les limites entre la réalité et l'imaginaire. Ils traduisent un cheminement initiatique bien réel par des symboles chimériques. Ils éclairent les problématiques des uns et des autres

par une ouverture sur notre « intériorité ». L'effort nous fait peur car la traversée de soi-même angoisse. L'irréel et le plaisir de la peur, domaine de l'innocence, nous ramènent à notre âme d'enfant. Cette lecture ésotérique permet le retournement de notre vue profane en vision sacrée.

La tradition orale nous parle d'une évolution due à notre travail personnel, à une mise en action de notre Être.

Pierre Saintyves classe les contes de Perrault en trois types : « 1^{er} *Contes d'origine saisonnière* ; 2^e *Contes d'origine initiatique* ; 3^e *Fabliaux ou Apologues*. »¹ Les textes que j'étudie appartiennent aux deux premières catégories : *La Belle au bois dormant*, *Le Petit Chaperon rouge*, *Peau d'Âne* pour l'origine saisonnière, *Le Petit Poucet*, *La Barbe-Bleue*, *Le Chat botté* pour l'origine initiatique.

Il est intéressant de constater que les héros des contes d'origine saisonnière, « *personnifications de l'aurore* »², considérés « *comme les officiants des antiques cérémonies saisonnières du nouvel an et du printemps* »³, sont des femmes. Ceux des contes d'origine initiatique sont masculins. « *Les cultes primitifs donnent une large place à l'initiation, autant dire à la formation sacrée de l'être social. Initier, c'était préparer l'individu, par un enseignement et un entraînement magico-religieux, à remplir ses devoirs et son rôle dans le groupe, le clan ou la tribu. Il y avait des initiations pour faire un homme d'un enfant (Petit Poucet), pour former les femmes à leur rôle d'épouse (Barbe-Bleue), pour enseigner aussi bien au mari qu'à la femme les lois du mariage (Riquet à la Houppe), pour apprendre au futur chef les exigences de son nouvel état (Chat botté).* »⁴ De la naissance du jour, de l'année, de la saison à l'apprentissage, seul compte le pas que l'on fait pour avancer. Commence alors l'initiation. Notre anima entend l'appel, l'animus se met en route.

1. *Les contes de Perrault et les récits parallèles (leurs origines)*, p. 23.

2. *Idem*, p. 23.

3. *Ibidem*, p. 24.

4. *Ibidem*, p. 26.

Ma recherche s'est également orientée vers *Le Vilain Petit Canard* d'Andersen et *Blanche Neige, Les sept corbeaux, La gardeuse d'oies, L'oiseau d'or, De celui qui partit en quête de la peur* des frères Grimm.

Le psychanalyste Bruno Bettelheim soutient que : « *Les vertus thérapeutiques du conte de fées viennent de ce que le patient trouve ses propres solutions en méditant ce que l'histoire donne à entendre sur lui-même et sur ses conflits internes à un moment précis de sa vie. [...] La nature irréaliste de ces contes (qui leur est reprochée par les rationalistes obtus) est un élément important qui prouve à l'évidence que les contes de fées ont pour but non pas de fournir des informations utiles sur le monde extérieur mais de rendre compte des processus internes, à l'œuvre dans un individu* ».¹

Constater l'élément agissant introduit seulement une prise de conscience. Le conte nous encourage à aller plus loin. Il nous propose tantôt un mode réactif et répétitif, tantôt un mode de volonté d'action par la conscience immédiate. La discipline liée à l'obligation de conscience nous permet d'installer un comportement différent.

Scott Peck nous indique : « *La guérison de l'esprit n'est pas vraiment accomplie tant que l'ouverture à la remise en question n'est pas devenue un style de vie* ».² Il ajoute un peu plus loin : « *[...] si votre but est d'éviter la douleur et d'échapper à la souffrance, je ne vous conseille pas de chercher à vous élever dans la conscience et à évoluer spirituellement* ».³

Par leurs démarches, les personnages tissent la trame de la voie spirituelle. Évocations de l'instinct, de l'inné, la plupart des

1. *La psychanalyse des contes de fées*, p. 38.

2. *Le chemin le moins fréquenté*, p. 52.

3. *Idem*, p. 78.

animaux des contes incarnent le rôle de la conscience, guide futé du chemin.

Cinq lignes directrices structurent mon analyse narrative :

- l'appel,
- le choix,
- l'engagement,
- l'épreuve,
- l'union.

Les épreuves psychologiques s'avèrent parfois de simples péripéties spirituelles, le véritable combat étant celui qui mène à la réunification du Soi. Si la psychologie invite l'individu à se transformer, la quête spirituelle le conduit au retournement : vivre au lieu d'exister.

Dans un grand livre d'histoires où tout le monde se conte et se raconte, couve toujours une part de vérité. Vérité du dedans, celle de l'homme-Dieu pas celle de l'homme-singe. L'homme-singe a une part de vérité, celle de Monsieur tout le Monde, de Monsieur Jacques-a-dit, sans véritable choix personnel.

Le paradoxe des contes, douceur et violence, dérange ceux qui veulent tout maîtriser. Nous craignons de nous engluier en basculant vers une démarche inconnue, vers notre sublimité. Nous prenons peur de notre véritable dimension, redoutons la folie.

Mon choix s'est porté sur les textes qui me semblaient les plus complets, les moins édulcorés. De conte en conte, nous progressons par étapes. L'archétype de chacune des histoires ne se situe pas forcément au même niveau de la trame¹, ainsi celui du *Petit Chaperon rouge* concerne le choix, celui de *La Belle au bois dormant*, l'engagement, celui de *La Barbe-Bleue*, l'épreuve.

L'éveil de *La Belle au bois dormant* nous dirige vers notre réunification grâce à une transformation personnelle. Mais quelle voie suivre? nous demande *Le Petit Chaperon rouge*. Celle de l'ego

1. Voir le tableau récapitulatif, p. 259.

imbu du pouvoir des apparences ou celle de l'innocence de *Blanche Neige*? Le secret de famille des « sept corbeaux » touche notre âme, il nous met en route. Sur ce chemin de conscience *Le Petit Poucet* nous donne le sens de la force : dompter l'indomptable. Nous vivons l'usurpation de l'Être par l'ego dans *La gardeuse d'oies*. Bien en place dans *Peau d'Âne*, la conscience découvre l'invitation au mariage divin et s'inscrit dans les préparatifs. Curiosité et tentation nous poussent à visiter nos profondeurs, scellées dans le cabinet secret de *La Barbe-Bleue*. La conscience éveillée de *L'oiseau d'or* nous entraîne dans la poursuite du Soi par rebonds. L'Être, par l'effet miroir, se reconnaît dans *Le Vilain Petit Canard*. L'histoire s'inscrit dans une réalité, sans fantasmagorie, où il nous est permis d'approcher plus concrètement l'application de ses enseignements. Nous comprenons alors pourquoi chaque conte insiste sur l'humilité nécessaire au cheminement. Devant l'alternative du *Chat botté* – mourir ou se transformer – l'indigence de notre vie spirituelle oblige notre instinct et notre intuition à agir en lâchant prise. Édifié en un assemblage de poupées gigognes, « *De celui qui partit en quête de la peur* » nous fait traverser les domaines de nos insécurités et des forces contraires, facteurs de nos peurs ordinaires. Nous percevons, enfin, la seule peur capable de nous guider.

Chaque récit offre une perspective particulière, mais l'ensemble nous oriente vers un même objectif : devenir UN. Les leçons de vie s'interpénètrent avec des éléments récurrents. Les enlacements de nos prises de conscience nous élèvent vers la spirale d'énergie de la Connaissance.

Le jeu de piste initiatique commence au détour de chaque mot, de chaque symbole. Il invite à la poursuite d'une enquête plus approfondie. En prenant plaisir à ressentir le conte du dedans, le lecteur percevra par lui-même ses zones d'ombre.

LA BELLE AU BOIS DORMANT

L'ÉVEIL

« Il était une fois un Roi et une Reine, qui étaient si fâchés de n'avoir pas d'enfants, si fâchés qu'on ne saurait dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde, vœux, pèlerinages, menues dévotions, tout fut mis en œuvre, et rien n'y faisait. Enfin pourtant la Reine devint grosse, et accoucha d'une fille : on fit un beau Baptême ; on donna pour Marraines à la petite Princesse toutes les Fées qu'on put trouver dans le Pays (il s'en trouva sept), afin que chacune d'elles lui faisant un don, comme c'était la coutume des Fées en ce temps-là, la Princesse eût par ce moyen toutes les perfections imaginables. »

Dès le début, la spiritualité du conte est évidente. Elle imprime en nous la nécessité de la transmission qu'inconsciemment le besoin de procréation traduit dans la matière. Les vœux, pèlerinages, etc., accompagnent et manifestent le plan spirituel dans le plan terrestre.

Le roi, axe médiateur entre ciel et terre, est la force fécondante. Nos potentiels, divin et terrestre, se fondent en nous dans l'objectif de notre réalisation.

La reine, aspiration humaine à la transcendance, désigne la force féconde. En ce lieu de silence et d'écoute le verbe, la parole, peut germer.

Les vœux, les pèlerinages nous appellent à l'intériorisation. Ils sont propices à notre renaissance spirituelle. La quête du savoir, de la connaissance, pressentie dans l'urgence, nous en oublions la patience, le temps qu'il faut au temps. Du « je veux » nous passons à l'acceptation d'un « je verrai » : nous osons. Tout devient possible parce que nous devenons plus mobiles, la germination a commencé.

Nous accouchons d'une fille ! L'incarnation induit deux valeurs : la terre et Dieu, le créé et le non créé. Le terrestre de l'Être permet la germination de l'Essentiel (essence ciel), notre âme.

Tout à la joie, l'émerveillement de cette naissance nous voulons naturellement ce qu'il y a de mieux pour l'enfant. Nous nous projetons, envisageons plus de dons, plus de perfections. Nous nous gargarisons de nous-même, nous construisons nos valeurs personnelles autour de notre ego. Vouée à la destruction, tel l'échafaudage de la maison en construction, cette étape est indispensable à notre enracinement.

Les fées sont des divinités à la fois bienfaitantes et redoutées, liées aux cultes de la fécondité, de la naissance et de la destinée. Elles représentent notre désir d'amplifier nos qualités et dons de naissance, ce qui nous pousse vers la créativité. Le chiffre sept confirme un renouvellement après une période, un cycle révolus.

« Après les cérémonies du Baptême toute la compagnie revint au Palais du Roi, où il y avait un grand festin pour les Fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif, où il y avait une cuiller, une fourchette, et un couteau de fin or, garnis de diamants et de rubis. Mais comme chacun prenait sa place à table, on vit entrer une vieille Fée qu'on n'avait point priée, parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était pas sortie d'une Tour, et qu'on la croyait morte, ou enchantée.

Le Roi lui fit donner un couvert, mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or massif, comme aux autres, parce que l'on n'en avait fait faire que sept pour les sept Fées. La vieille crut qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes Fées, qui se trouva auprès d'elle, l'entendit, et jugeant qu'elle pourrait donner quelque fâcheux don à la petite Princesse, alla dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière, et de pouvoir réparer autant qu'il lui serait possible le mal que la vieille aurait fait. »

« *Après les cérémonies du Baptême toute la compagnie revint au Palais du Roi* », une fois le rituel de purification accompli, la vie spirituelle reliée, les nouvelles données s'intègrent dans le plan incarné. Remarquons que le grand festin est pour les fées.

Deux interprétations sont possibles :

1) Nous donnons à qui a déjà, en vue d'un retour. Nous mettons tous les atouts de notre côté : c'est notre aspect intéressé, mendiant.

2) Nous sommes appelés à nourrir nos talents avec de beaux outils dans un étui en or massif. Nos dons sont protégés par l'or de la lumière céleste. Cuiller, fourchette, couteau sont trois instruments pénétrants. La cuiller pénètre les éléments liquides, petits ou mous. Elle creuse. La fourchette pénètre les aliments semi-durs et les sépare. Elle pique et maintient. Le couteau pénètre les denrées consistantes, les coupe. Il modifie la matière.

Reprenons :

- la cuiller, petite pelle, recueille. C'est l'outil de la réception ;
- la fourchette, petite fourche, trie. C'est l'outil du discernement ;
- le couteau, petite lame, tranche. C'est l'outil de la décision et de la conscience.

Tous nos dons sont de nature divine : couverts « *en fin or* » (lumière divine) « *garnis de diamants* » (sagesse et amour divin) et « *de rubis* » (emblème du bonheur, protecteur).

La vieille fée entre alors que tous les convives se mettent à table. Nos vieux mécanismes s'immiscent dans la fête ! Par manque de conscience immédiate, nous pensions les avoir repoussés depuis longtemps. Nous les avons presque oubliés. Amertume, jalousie, rancune, orgueil personnalisent cette vieille fée que chacun croit un peu ensorcelée. Nous acceptons difficilement nos propres défauts. Un couvert manque, nous ne sommes plus à couvert.

« *Cependant les Fées commencèrent à faire leurs dons à la Princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle serait la plus belle personne du monde, celle d'après qu'elle aurait de l'esprit comme*

un Ange, la troisième qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait, la quatrième qu'elle danserait parfaitement bien, la cinquième qu'elle chanterait comme un Rossignol, et la sixième qu'elle jouerait de toutes sortes d'instruments dans la dernière perfection. Le rang de la vieille Fée étant venu, elle dit en branlant la tête, encore plus de dépit que de vieillesse, que la Princesse se percerait la main d'un fuseau, et qu'elle en mourrait.

Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, et il n'y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment la jeune Fée sortit de derrière la tapisserie, et dit tout haut ces paroles : "Rassurez-vous, Roi et Reine, votre fille n'en mourra pas ; il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait. La Princesse se percera la main d'un fuseau, mais au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un Roi viendra la réveiller." »

Dans ce conte, l'erreur, l'oubli, nous renvoie au péché originel de la Genèse : le paradis terrestre, l'unité perdue par faute, puis la promesse de rédemption.

Quels sont nos cadeaux de naissance ?

– La plus jeune des fées accorde un don lié à la jeunesse et à l'image. Il faut que ce soit une belle âme ;

– la suivante offre l'intelligence spirituelle, le bel esprit, le savoir, la connaissance ;

– la troisième octroie l'habileté, la créativité ;

– la quatrième concède l'agilité, la souplesse, l'art du mouvement ;

– la cinquième prodigue la pureté de la voix, l'aptitude au chant, symbole de la parole qui relie la puissance créatrice à sa création.

« C'est le souffle de la créature répondant au souffle créateur »¹ ;

1. *Dictionnaire des symboles*, p. 206.

– la sixième transmet le don de jouer de toutes sortes d’instruments à la perfection, de communier avec le divin (clairvoyance, clairaudience, etc.);

– à son tour, la vieille fée abat sa sentence vengeresse avec dépit et rancune : la princesse se perçera la main avec un fuseau et la mort s’en suivra. La colère nous pousse à n’envisager de donner que la pire des choses, nos plus noirs desseins. La main symbolise la puissance de l’action, elle est l’arme et l’outil. Le fuseau dans sa rotation régulière figure le mouvement perpétuel de la vie et de la mort, du temps et du destin, la loi de l’éternel retour. Dans un autre registre, il qualifie l’habileté manuelle.

Le destin de la princesse va se manifester par un accident tragique, qui se révélera un outil de transformation. Le fuseau est instrument et attribut de la mort, indispensable à la renaissance : la dernière fée vient sauver la situation en restaurant la vie par l’éveil au bout de cent ans. « *Cent est une **partie qui forme un tout dans le tout*** »¹. Ce nombre exprime souvent l’excès : « j’ai cent choses à faire », « je t’ai répété ça cent fois ». Qu’est-ce qu’un fuseau, symbole de temps et de mort, face à l’éternité ? Apprenons la patience !

Nous venons de parler de la pureté, de l’innocence et de la beauté de l’enfance, si proche du divin.

« Le Roi, pour tâcher d’éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier aussitôt un Édít, par lequel il défendait à toutes personnes de filer au fuseau, ni d’avoir des fuseaux chez soi sur peine de la vie.

Au bout de quinze ou seize ans, le Roi et la Reine étant allés à une de leurs Maisons de plaisance, il arriva que la jeune Princesse, courant un jour dans le Château, et montant de chambre en chambre, alla jusqu’au haut d’un Donjon, dans un petit galetas, où une bonne Vieille était seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n’avait point ouï parler des défenses que le Roi avait faites de filer au fuseau.

1. *Dictionnaire des symboles*, p. 188.

« Que faites-vous là, ma bonne femme ? dit la Princesse. — Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille qui ne la connaissait pas. — Ha ! que cela est joli, reprit la Princesse, comment faites-vous ? Donnez-moi que je voie si j'en ferais bien autant. » Elle n'eut pas plutôt pris le fuseau, que comme elle était fort vive, un peu étourdie, et que d'ailleurs l'Arrêt des Fées l'ordonnait ainsi, elle s'en perça la main, et tomba évanouie. »

Notre mental, représenté par le roi, panique. Pour éviter le malheur, il interdit le filage... du destin. Une loi dictée par la peur est aussi funeste que son objet. Elle nous empêche de vivre une partie de la trame de notre existence. La vie et la mort sont intimement liées, si nous les séparons dans notre esprit, nous perdons le sens de notre cheminement.

« *Au bout de quinze ou seize ans* », l'arcane 15 du tarot, le Diable, représente la chute de l'esprit, la dualité, la tentation, les forces de désintégration. L'arcane 16, la Maison Dieu, symbolise le coup d'arrêt du destin, il frappe... et seul l'Esprit peut désormais ouvrir le chemin, non plus matériel mais spirituel. Le psychanalyste Bruno Bettelheim déclare à ce propos : « *La Belle au Bois Dormant qui, selon la malédiction originelle, devait mourir, n'est finalement condamnée qu'à un long sommeil, comme Blanche Neige, ce qui montre bien qu'il n'y a pas de différence entre les deux héroïnes. Ceux qui ne veulent pas changer ni se développer n'ont qu'à demeurer dans un sommeil léthargique* ». ¹ Nous voilà avertis !

La princesse reste à l'intérieur du château. Elle court de chambre en chambre, lieux de naissance et de mort. Elle monte jusqu'à la plus haute, aspirée par le besoin de grandir. Le donjon, tour centrale, figure l'isolement, la solitude. La transformation s'effectue par un recentrage dans le secret.

1. *La psychanalyse des contes de fées*, p. 293.

L'ignorance de la vieille et l'innocence de la princesse stigmatisent les dangers que rencontre tout aspirant ou disciple à ses débuts. Après ce passage obligatoire de l'inconscience à la conscience, plus rien ne sera jamais comme avant. Nous ne pourrons plus faire marche arrière. Le pas que nous franchissons au-dedans de nous, à ce moment-là, est une amorce d'éveil. Il s'accompagne très souvent de véritables insomnies, étrangement, sans fatigue supplémentaire !

« La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours : on vient de tous côtés, on jette de l'eau au visage de la Princesse, on la délace, on lui frappe dans les mains, on lui frotte les tempes avec de l'eau de la Reine de Hongrie ; mais rien ne la faisait revenir.

Alors le Roi, qui était monté au bruit, se souvint de la prédiction des Fées, et jugeant bien qu'il fallait que cela arrivât, puisque les Fées l'avaient dit, fit mettre la Princesse dans le plus bel appartement du Palais, sur un lit en broderie d'or et d'argent ; on eût dit d'un Ange, tant elle était belle ; car son évanouissement n'avait pas ôté les couleurs vives de son teint : ses joues étaient incarnates, et ses lèvres comme du corail ; elle avait seulement les yeux fermés, mais on l'entendait respirer doucement, ce qui faisait voir qu'elle n'était pas morte.

Le Roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue. La bonne Fée qui lui avait sauvée la vie, en la condamnant à dormir cent ans, était dans le Royaume de Mataquin, à douze mille lieux de là, lorsque l'accident arriva à la Princesse ; mais elle en fut avertie en un instant par un petit Nain, qui avait des bottes de sept lieues (c'était des bottes avec lesquelles on faisait sept lieues d'une seule enjambée). La Fée partit aussitôt, et on la vit au bout d'une heure arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le Roi lui alla présenter la main à la descente du chariot. »

L'entourage perçoit alors notre changement, pense que nous avons perdu le sens des réalités, que nous n'écoutons plus. Bref, on ne nous reconnaît pas. Aurions-nous « pété les plombs » ?

L'événement impose la voie. Il instrumente notre choix. Le chemin piqué, chevillé au cœur, implique l'impossibilité d'un retour. Le long sommeil de l'intériorisation permet plus tard l'émergence des différentes consciences, l'éveil.

On « *jette de l'eau au visage* », nous purifions l'Être.

On « *la délace* », nous nous délassons, prenons en conscience les culpabilisations et nous nous pardonnons.

On « *lui frappe dans les mains* », nous donnons notre accord sur le contrat de vie, en conscience. En disant « oui » à la soumission (sous mission), nous suivons notre propre chemin dans la profondeur de l'Être.

On « *lui frotte les tempes avec de l'eau de la reine de Hongrie* », entre les yeux et les oreilles, cette partie de notre tête s'allège, s'éveille davantage et nous développons alors la clairvoyance.

Nous avons vu auparavant que les souverains étaient partis dans leur maison de plaisance et cependant le roi monte au bruit. Lorsque nous nous installons dans un certain confort tous nos sens s'endorment, notre conscience aussi. Il faut un bruit certain pour l'éveiller et nous faire monter. Comme nous ne voulons pas entendre, les incidents de la vie se font de plus en plus insistants.

La conscience découvre le sens sacré de cette intériorisation et réalise le besoin de protéger son âme. Le roi fait mettre la princesse « *sur un lit en broderie d'or et d'argent* » :

– Le lit, symbole de régénérescence par le repos qu'il procure, centre sacré des mystères de la vie par ce qui s'y fait, est le lieu des secrets ;

– La broderie dessine en relief, point par point, au moyen de fils. Le point : « *C'est l'origine de la méditation, et aussi l'aboutissement de l'intégration spirituelle* »¹ ;

– L'or évoque l'amour divin destiné aux hommes et l'argent, la sagesse divine. L'ange est le signe annonciateur du sacré. Pour

1. *Dictionnaire des symboles*, p. 769.

intégrer le tout, un repos est nécessaire. Les joues incarnates rappellent le souffle incarné dans l'inspiration et l'expiration. Je préfère les termes « inspir et expir » car leur sens renvoie au va-et-vient de la respiration ;

– Le corail est symbole de longévité.

Je traduis le « *royaume de Mataquin* » par le lieu où l'on tue l'homme singe. Acculer le roi, aux échecs, se dit faire échec et mat ; « *matar* » signifie tuer en espagnol, et « *quin* » était au Moyen Âge l'autre nom du singe.

Les « *douze mille lieues* » multiplient nos itinéraires vers la source unique.

Les nains représentent la force occulte, personnifiant la manifestation de l'inconscient.

Les bottes de sept lieues permettent de parcourir les sept états de conscience du cheminement.

Le chariot de feu, char ailé de l'âme, s'élance vers la spiritualité et anéantit les erreurs de l'homme. Il les utilise comme objets de conscience et d'élévation, avec droit de vie ou de mort puisqu'il est « *traîné par des dragons* ».

« Elle approuva tout ce qu'il avait fait, mais comme elle était grandement prévoyante, elle pensa que, quand la princesse viendrait à se réveiller, elle serait bien embarrassée toute seule dans ce vieux Château : voici ce qu'elle fit.

Elle toucha de sa baguette tout ce qui était dans ce Château (hors le Roi et la Reine), Gouvernantes, Filles d'Honneur, Femmes de Chambre, Gentilshommes, Officiers, Maîtres d'Hôtel, Cuisiniers, Marmitons, Galopins, Gardes, Suisses, Pages, Valets de pied ; elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les Écuries avec les Palefreniers, les gros mâtins de basse-cour, et la petite Pouffe, petite chienne de la Princesse, qui était auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même temps que leur Maîtresse, afin d'être tous prêts à la

servir quand elle en aurait besoin : les broches mêmes qui étaient au feu, toutes pleines de perdrix et de faisans, s'endormirent, et le feu aussi. Tout cela se fit en un moment ; les Fées n'étaient pas longues à leur besogne.

Alors le Roi et la Reine, après avoir baisé leur cher enfant sans qu'elle s'éveillât, sortirent du Château, et firent publier des défenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces défenses n'étaient pas nécessaires, car il crût dans un quart d'heure, tout autour du parc, une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces, et d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y aurait pu passer : en sorte qu'on ne voyait plus que le haut des Tours du Château, encore n'était-ce que de bien loin. On ne douta point que la Fée n'eût encore fait là un tour de son métier, afin que la Princesse, pendant qu'elle dormirait, n'eût rien à craindre des Curieux. »

Le roi, la pensée, se soumet. Perrault nous rappelle la solitude du disciple, de l'élève. Observons « *ce qu'elle fit* » : la conscience éveillée n'entre plus dans le jugement, elle ne voit plus les gens sous le même jour. Leur apparence est la même, seul notre travail intérieur nous les fait voir différemment. Tout participe à l'évolution de l'ensemble et de chacun.

Nous nous protégeons à l'aide de l'éducation que nous avons reçue. Nos constructions antérieures, celles-là même que nous remettons en question, nos servitudes, nos vieux schémas restent endormis.

Les broussailles poussent en un quart d'heure. Tout à coup nous découvrons nos écueils, nos difficultés. Vidons une maison ou un appartement, des marques apparaissent derrière ce que nous enlevons. Elles mettent en évidence des traces de vécus successifs que nous ne pouvions pas voir auparavant.

Les arbres, grands ou petits, les ronces et les épines entrelacées symbolisent tout ce qui est lié aux relations qui végètent. Notre entourage ne nous reconnaît plus. Seule l'élévation (les tours) reste

visible, pour que nous développions notre spiritualité et consolidions le lien que nous sommes entre la terre et le ciel.

Les curieux ironisent sur la quête, le cheminement. Ils sont dérangés par ce qu'ils ne connaissent pas.

« Au bout de cent ans, le Fils du Roi qui régnait alors, et qui était d'une autre famille que la Princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'était que les Tours qu'il voyait au-dessus d'un grand bois fort épais ; chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï parler. Les uns disaient que c'était un vieux Château où il revenait des Esprits ; les autres que tous les Sorciers de la Contrée y faisaient leur sabbat. La plus commune opinion était qu'un Ogre y demeurait, et que là il emportait tous les enfants qu'il pouvait attraper, pour les pouvoir manger à son aise, et sans qu'on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois.

Le Prince ne savait qu'en croire, lorsqu'un vieux paysan prit la parole, et lui dit : "Mon Prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon père, qu'il y avait dans ce Château une Princesse, la plus belle qu'on eût su voir ; qu'elle y devait dormir cent ans, et qu'elle serait réveillée par le fils d'un Roi, à qui elle était réservée."

Le jeune Prince à ce discours se sentit tout de feu ; il crut sans balancer qu'il mettrait fin à une si belle aventure ; et poussé par l'amour et par la gloire, il résolut de voir sur-le-champ ce qui en était. À peine s'avança-t-il vers les bois, que tous ces grands arbres, ces ronces, et ces épines s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laisser passer : il marche vers le Château qu'il voyait au bout d'une grande avenue où il entra, et ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre, parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il avait été passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin : un Prince jeune et amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte : c'était un silence affreux, l'image de la mort s'y présentait partout, et ce

n'était que des corps étendus d'hommes et d'animaux, qui paraissaient morts. Il reconnut pourtant bien au nez bourgeonné, et à la face vermeille des Suisses, qu'ils n'étaient qu'endormis, et leurs tasses, où il y avait encore quelques gouttes de vin, montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant.

Il passe une grande cour pavée de marbre, il monte l'escalier, il entre dans la salle des Gardes qui étaient rangés en haie, la carabine sur l'épaule, et ronflant de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres pleines de Gentilshommes et de Dames, dormant tous, les uns debout, les autres assis ; il entre dans une chambre toute dorée, et il vit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu : une Princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin. Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle ».

La chasse du fils du roi, promesse d'un pouvoir suprême, annonce la traque de l'animalité dans l'Être. Pour notre réunification, l'ignorance fait place à la conscience, qui détruit les tendances néfastes, instinctives, les mécanismes. Les tours sont comme un appel visible de loin, agissant sur l'imaginaire de chacun.

Le « *vieux Château où il revenait des esprits* » illustre le lieu de la pensée (les tours), les vieilles constructions mentales. Là où se confondent quelquefois ésotérisme, spiritisme et spiritualité ainsi que kabbale et sorcellerie : « *tous les Sorciers de la Contrée y faisaient leur sabbat* » (assemblée nocturne de sorciers le samedi).

Un « *Ogre... emportait tous les enfants* », traduit une image de peur devant un inconnu dévastateur et monstrueux, la peur de ce qui est nouveau ou innovant.

Puis il y a la parole juste et agissante.

« *Le jeune prince... se sentit tout de feu* » indique que l'être a la connaissance intuitive d'une réalité. Nous savons que nous aboutirons à notre reconnaissance [re-co-naissance], notre réunification. C'est

de l'ordre de l'évidence. Les obstacles que nous croyions insurmontables s'effacent d'eux-mêmes. Il suffit de prendre le risque. Seule notre foi peut avoir accès à notre âme. C'est pourquoi tout se referme devant celui qui veut suivre un enseignement sans y croire.

L'état d'éveil nous connecte à l'Amour. Notre Être devient joyeux, rien ne nous abat, pas même l'émotion qui habituellement nous prive de nos moyens. Bruno Bettelheim affirme : « *Le monde ne devient vivant que pour ceux qui le réveillent* ».¹

Dans une première phase, nous pénétrons notre vieille bâtisse. Le constat est désastreux, tout semble mort. Il nous faut mourir pour renaître. Nos mécanismes sont seulement endormis.

Le nez bourgeonné, organe du sentir prépare au ressentir. Le bourgeon, premier signe du printemps, annonce la renaissance de l'Être.

La « *face vermeille des Suisses* », la couleur rouge, révèle le passage entre deux états : le connu et l'inconnu, la lumière et les ténèbres. Le portier évoque l'introspection, l'entrée en soi, la libération. L'œuvre au rouge se vit dans le feu du prince et le vermeil des suisses. Un feu libérateur qui délivre la princesse Âme.

La tasse, coupe à oreille, symbolise la connaissance et l'initiation par l'écoute. Le vin, boisson des dieux, transforme le végétatif, nos aliénations mentales, en liberté d'esprit.

Lors de la deuxième étape, dans la grande cour, le passage sur les dalles de marbre (pierre métamorphique), suggère l'élimination des éléments morts et prépare la métamorphose. L'escalier marque notre ascension. La traversée des chambres où dorment gentilshommes et dames détermine les multiples lieux de notre Être où l'homme et la femme sommeillent encore. Dans la chambre dorée se loge notre lumière divine. Les rideaux ouverts nous révèlent la connaissance, l'ouverture de notre être intérieur.

Nous faisons acte d'humilité, d'allégeance en pliant le genou.

1. *La psychanalyse des contes de fées*, p. 293